

Le cinquantième de Lénine

S. Vinogradskaïa

Source: Récits sur Lénine. Moscou. *Éditions du Progrès, 1968, pp. 233-250. Notes MIA.*

Le troisième printemps de la Révolution coïncida avec le cinquante-et-unième anniversaire de Lénine. L'organisation du Parti de Moscou comptait déjà trente-cinq mille bolchéviks. Ils avaient adhéré au Parti en combattant dans la clandestinité, en 1905, à l'époque de la réaction, à la veille de l'assaut d'Octobre, aux moments les plus périlleux dans la vie de la République.

L'organisation de la capitale comprenait de vénérables vieillards et des jeunes gens qui venaient de quitter le banc de l'école et qui combattaient pour le pouvoir soviétique. Elle comprenait des théoriciens du communisme et les travailleurs, jusque-là opprimés qui apprenaient les rudiments du communisme et l'abc de la langue russe.

Parmi les bolchéviks de Moscou, il y avait Lénine. Les camarades voulaient fêter son anniversaire avec lui. On projeta d'organiser une rencontre à la Maison de la presse, boulevard Nikitski, le club le plus fréquenté à l'époque. Beaucoup de camarades voulurent y assister. Or la salle n'était pas grande...

On décida donc d'organiser la fête au Comité du Parti de Moscou, Bolchaïa Dmitrovka. Entre-temps, on se heurta à un obstacle imprévu : le héros de la fête refusait catégoriquement d'y assister.

— Volodia refuse net ! annonça [Maria Ilinitchna](#) à sa sœur aînée. Oui. [Anetchka](#), il refuse net ! Il dit qu'on l'a déjà comblé de louanges au Congrès ; il en a par-dessus la tête.

Les collaborateurs et rédacteurs de la *Pravda* qui entendent cette conversation téléphonique avec Anna Ilinitchna se chuchotent, en plaisantant :

— « *Volodia refuse net* », donc le jubilé de Lénine n'aura pas lieu.

Cependant se déroulaient d'innombrables soirées consacrées au cinquantième de Lénine. Mais ce dernier n'y participait pas.

Ainsi la veille d'un dimanche, le 17 avril, le Comité du Parti du réseau ferroviaire de Vindava et la Section politique organisèrent un « *procès de Lénine* », une mise en scène originale. À l'époque, ces « procès » étaient la forme de propagande politique préférée, très populaire parmi les larges masses.

Les organisateurs du « procès » raisonnaient ainsi : « Le monde capitaliste fait la guerre à Lénine parce qu'il a renversé les capitalistes et les grands propriétaires fonciers en Russie, aboli la propriété privée et parce qu'il appelle à la révolution mondiale. Il est au pouvoir depuis plus de deux ans. Jugeons-le d'après son œuvre. »

L'idée avait plu. Les ouvriers du réseau de Vindava tout entier vinrent assister au « procès ». Témoins à charge : bourgeois, koulak, fainéant, déserteur, menchévik. Témoins à décharge : prolétaire allemand, soldat blessé lors de la guerre impérialiste, ouvrier russe, femme travailleuse, paysan pauvre. Le procureur accusait Lénine au nom de la bourgeoisie russe et mondiale. Le défenseur était un communiste très versé dans le programme du Parti.

La « cour » composée d'ouvriers et de paysans, après dépositions et débats, acquitta Lénine.

On en envoya un compte rendu à la *Pravda*.

— Nous le publierons certainement, dit Maria Ilinitchna, et elle prit le manuscrit. Je le montrerai à Ilitch.

Le soir, Maria Ilinitchna rapporta le compte rendu.

— À composer. Je l'ai lu à Ilitch, il est satisfait...

— Du verdict ? Sacha regarda Maria Ilinitchna d'un air moqueur.

— ... de ce qu'on ait fêté ça sans lui, qu'on ne l'ait pas convoqué au procès !

— Et au Comité de Moscou, Vladimir Ilitch viendra-t-il ou non ? s'intéressèrent les collaborateurs de la *Pravda*.

— Si l'on en juge d'après son humeur anti-jubilé, j'en doute. Maria Ilinitchna hocha la tête.

— Eh bien, il faudra organiser une campagne, proclamer à Moscou la « semaine de persuasion d'Ilitch », disait-on astucieusement.

— Allez, allez ! et Maria Ilinitchna agita les bras pour chasser les beaux esprits du secrétariat.

— Pourtant Vladimir Ilitch devrait comprendre les camarades. Vivre avec lui dans une même ville et ne pas être avec lui ce jour-là..., dit Sacha quand elles restèrent seules. Qu'en pensez-vous, vous-mêmes, Maria Ilinitchna ?

— Voilà que tu essaies de me faire parler !

— Maria Ilinitchna, je vous le demande sérieusement. Nous sommes tous de bonne humeur, nous remportons des succès sur le front...

— Bon, ma petite, je comprends, mais, voyez-vous, Ilitch ne supporte absolument pas les choses de ce genre... Maria Ilinitchna fit une moue, remua le bout des doigts comme si elle touchait une chose désagréable. Fêtes, solennités, cela ne lui plaît pas. Cela l'ennuie. Les camarades devraient en tenir compte. À quoi bon le forcer ?

— Vladimir Ilitch s'ennuie-t-il souvent ? Demanda Sacha, candide.

— En principe, il n'a pas le temps de s'ennuyer, expliqua en souriant avec condescendance la secrétaire de la rédaction à sa jeune auxiliaire. Mais toute sorte de conversations « pour rien », comme le dit Ilitch, « qui ne servent à rien », ces « coq-à-l'âne » l'ennuient mortellement. Il s'intéresse à tout ce qui est nouveau, il aime qu'on lui parle de ce qu'il ne sait pas...

Et tournant la tête vers la fenêtre, fixant, par habitude, un point qu'elle seule pouvait voir, et qui n'existait peut-être pas, Maria Ilinitchna prononça sourdement :

— Il en a toujours été ainsi. À la maison aussi, les frères aînés n'aimaient pas la pagaye, les bavardages.

Le sang de Sacha ne fit qu'un tour. C'était la seconde fois dans leur entretien que Maria Ilinitchna évoquait ses frères. Et chaque fois, la jeune fille en avait eu le souffle coupé. On ne pouvait pas, il était impossible d'y toucher.

Les frères : Alexandre... Vladimir... Craignant de trahir l'émotion involontaire qui la saisissait lorsqu'on évoquait les deux frères et pour faire cesser le silence insupportable, Sacha se mit à remuer les objets sur sa table. Cependant Maria Ilinitchna avait quitté le recueillement qui la saisissait quand elle semblait causer toute seule sans s'adresser à personne. Elle se tourna vers son interlocutrice et prononça comme si elle venait de se rappeler quelque chose :

— Ilitch aimait répéter : « *Le bavardage je le chasse, j'irai plutôt à la chasse.* »

Désolée, Sacha s'empressa d'avouer :

— Et moi, j'aime tout simplement causer. C'est donc si intéressant...

— Mais oui, c'est intéressant, Maria Ilinitchna acquiesça d'un signe de tête et ajouta : Avec [Gorki](#), par exemple, Ilitch ne s'ennuie pas. Lorsqu'il est avec Alexéï Maximovitch, il prend son temps.

— Lénine et Gorki ! Pas possible ! Enfant naïve, rêveuse, Sacha soupira. Dieu, comme je voudrais entendre ne fût-ce qu'une fois ce qu'ils se disent entre eux. Ils parlent littérature ?

— Littérature aussi, acquiesça Maria Ilinitchna. Mais d'autre chose encore...

La coursière avait apporté le thé, et Maria Ilinitchna saisit le verre des deux mains pour se réchauffer les paumes.

— Si l'on pouvait noter tous leurs entretiens. Eh, Maria Ilinitchna ! Noter tout, tout !

— Quelle idée ! Maria Ilinitchna haussa les épaules. À la maison, nous nous efforçons de les laisser seuls pour qu'ils causent tout leur soûl. Pourquoi les gêner ? Gorki raconte toujours beaucoup de choses intéressantes à Ilitch : ce que les émigrés écrivent de nous à l'étranger, de quoi les savants s'occupent chez nous. À peine entré et débarrassé de son pardessus, Ilitch s'élança à sa rencontre et demanda allègrement : « *Eh bien, Alexéï Maximovitch, que disent de nous les classes renversées ?* »

— Et Gorki ?

— Il dit en riant : « *Je vais vous en faire le rapport, Vladimir Ilitch. Laissez-moi enlever mes caoutchoucs...* »

— Ha-ha-ha ! s'esclaffa Sacha.

— La voilà qui rit comme une machine à coudre qui tourne, se ressaisit Maria Ilinitchna. Tu me fais parler, tu me tire les vers du nez...

Elle repoussa le verre de thé qu'elle n'avait pas fini de boire et posa devant elle le dossier des correspondants ouvriers. La sœur de Lénine était capable de s'en occuper jour et nuit. Elle se mit à lire

les notes reçues pour la rubrique « *Vie ouvrière* », mais l'expression de tendresse, d'affection pour celui dont elle venait de parler ne quittait pas son visage ordinairement sec, toujours un peu sur ses gardes.

Le lendemain en dépouillant le courrier du matin, Sacha trouva dans une grande enveloppe blanche au vieux timbre « *C.M. [Comité de Moscou] du P.C.(b)R.* » une grosse liasse de billets. Le Comité de Moscou invitait à la fête consacrée au cinquantenaire de Vladimir Mitch Lénine.

— Maria Ilinitchna ! s'écria Sacha. Elle aura donc lieu et vous qui avez dit à Anna Ilinitchna qu'Ilitch « refuse net » ? Vous voyez ! Des billets !

La sœur de Lénine saisit les billets, les retourna dans ses mains, se tut un instant, se mordit les lèvres, regarda comme de coutume vers la fenêtre ternie qui n'avait pas été lavée depuis l'automne et, le menton appuyé sur son petit poing, resta une minute pensive.

— Peut-être qu'il consentira ?... dit-elle indécise, comme si elle réfléchissait à haute voix. Ensuite, elle compta les billets, nota sur le calendrier de table, fixé à un support de bois, quelques noms de collaborateurs de la rédaction et en tendit un à Sacha.

Vers quatre heures, Maria Ilinitchna comme toujours se rendit chez elle dans sa voiture démodée « Delaunay-Belleville » pour prendre son repas. Contrairement à l'habitude, elle avait tardé à revenir. Assise toute seule au Secrétariat, Sacha ne savait pas : irait-elle ou non au C.M. ? Lénine y viendrait-il ?...

La secrétaire de la *Pravda* ne revint du Kremlin qu'au moment où la fête allait commencer. Elle remarqua le regard anxieux, interrogateur de son auxiliaire et sans rien dire se mit à pousser Sacha vers la porte. Ce geste signifiait : « Vas-y donc ! »

Sans poser aucune question, sachant comprendre la secrétaire de la rédaction par la seule expression de son regard chaud et vif, Sacha, d'un seul coup, arracha de la patère son manteau et son bonnet. Elle salua de la main, sortit d'un bond du cabinet et le bonheur dans l'âme courut le long du corridor ; elle descendit l'escalier, traversa la longue et étroite cour de l'imprimerie encombrée par les charrettes et les camions. Au-delà du portail, elle courut dans la rue éclaboussant avec ses talons l'eau printanière qui inondait le trottoir mal entretenu de la vieille rue Tverskaïa, tortueuse, bordée de maisons basses aux vieilles enseignes rouillées que le vent faisait claquer.

Au coin de la maison où à l'étage supérieur loge le Premier studio du Théâtre des Arts, la jeune fille s'arrête soudain. Dans la fenêtre de la pharmacie, à la lumière verte de l'énorme globe de verre rempli de liquide émeraude, Sacha distingua son image étonnamment vague et se rappela qu'elle n'avait pas changé de vêtements. Mais elle avait peur d'arriver en retard si elle allait encore chez elle. Lénine n'est-il pas déjà arrivé ?

La jeune fille se serra dans son manteau et se pressa de traverser en diagonale la place Sovietskaïa.

Droit devant elle, s'appuyant du dos au grand obélisque de la Constitution, se tenait une femme de granit en bonnet phrygien vêtue d'une ample tunique. Symbole de la Révolution. Elle tendait la main vers les fenêtres vénitiennes du Soviet de Moscou que les feux des lustres de cristal illuminaient de l'intérieur. On voyait les contours gracieux du bras et des doigts de pierre. En bas, sur le socle dans trois demi-cercles qui correspondaient aux trois faces de l'obélisque, étaient gravés les articles de la Constitution soviétique. Mais à ce moment du crépuscule d'avril, on ne pouvait plus distinguer les mots. Pendant la journée, on s'y attroupait toujours – surtout les voyageurs – pour lire attentivement les lignes de bronze de la Constitution qui sur la terre russe annonçait des lois nouvelles dans les relations humaines.

L'obélisque, érigé pour célébrer le deuxième anniversaire de la révolution, était un élément de la propagande monumentale défendue par Lénine. Il avait lui-même pris la parole du petit balcon au-dessus de l'obélisque...

Sacha se souvenait de ce dimanche d'été quand on avait coupé le ruban et que le voile était tombé de la statue en granit. Le vieux [Smidovitch](#), aux cheveux gris hérissés et qui portait un lorgnon, parla du balcon en frappant le parapet en cadence, avec sa main :

— Nous avons posé cette première pierre pour immortaliser notre Constitution, loi fondamentale de l'Etat ouvrier : « Celui qui ne travaille pas ne mangera pas »...

Sacha avait une double vision des bâtiments et des rues de Moscou : ce qui s'y trouvait auparavant, avant la révolution, et ce qui s'y trouvait actuellement. Dans cette ville elle était témoin de tous les changements survenus. Comme sur une pellicule, quand deux prises de vues se superposent et quand à travers l'image supérieure apparaissent les contours des images inférieures, à travers le nouveau engendré par la révolution, on apercevait sur les maisons et dans les rues de Moscou l'ancien, encore visible, mais que la révolution avait presque effacé.

En regardant le Soviet de Moscou, admirable par ses proportions, le rapport entre ses fenêtres et ses entre-deux, la succession harmonieuse du rouge et du blanc,

Sacha percevait en même temps le palais de l'ancien gouverneur général de Moscou, place Skobélev, et l'immeuble historique où en dix-sept s'était établi l'état-major de l'insurrection : le Comité révolutionnaire militaire qui dirigeait à Moscou les combats d'Octobre.

L'obélisque de la Constitution soviétique évoquait toujours la statue équestre – le général Skobélev brandissant le sabre – qui se dressait là auparavant.

Après Octobre, on abattit le général de fonte avec son cheval. Il resta longtemps dans la cour voisine, puis on l'expédia pour la refonte.

Selon Sacha, tout le vieux Moscou devait être refondu dans les creusets de la révolution.

Après avoir dépassé l'obélisque, Sacha descendit rapidement la rue Stolechnikov devant l'arc du dépôt des sapeurs-pompiers en faisant sonner les talons de ses bottines sur les dalles du trottoir en pente.

Dans la traverse du Soviet de Moscou se trouvait l'hôtel luxueux avec cour d'honneur et grille de fonte ouvragée. Jadis dans cet hôtel logeait un cercle littéraire et artistique célèbre à Moscou. Le soir les théosophes s'y disputaient, des poètes, des artistes y prenaient la parole. On jouait aux cartes jusqu'à l'aube...

Après l'explosion de la rue Leontievski¹, en automne de l'année passée, le Comité de Moscou du Parti s'y installa. En cette soirée d'avril, les bolchéviks de Moscou y affluaient.

La salle un peu étroite, longue, avec des fauteuils à bascule durs, que Sacha connaissait déjà – les militants et les propagandistes s'y réunissaient souvent – était pleine à craquer, noire de monde. Mais des participants arrivaient encore.

¹ Le 25 septembre 1919, en réaction à l'exécution de 8 anarchistes à Kharkov, un groupe d' « Anarchistes clandestins » lance deux bombes dans une assemblée du Comité de Moscou du Parti communiste, faisant 12 morts et 58 blessés.

Sacha prit place au bord d'un strapontin que lui avait cédé Matvéï, ouvrier de la confection, dont elle avait fait la connaissance au Comité du Parti.

— Assieds-toi, assieds-toi ! exhortait-il en tournant vers la jeune fille sa face carrée qu'on aurait dit taillée dans la pierre, aux fosses profondes où l'on apercevait de grands yeux bleus. Assieds-toi, il n'y a plus de place Sacha se sentit confuse et en même temps heureuse de se trouver si près de la tribune, elle remercia de la tête. Appuyée au mur, elle se mit à observer attentivement autour d'elle.

On ne voyait pas Lénine ni parmi le public, ni sur la la tribune. La soirée fut déclarée ouverte. Des militants de marque prononcèrent des discours. Mais celui pour qui ils étaient tous venus dans cette salle n'y était pas.

« Alors, et Maria Ilinitchna ? pensa Sacha avec tristesse. Est-ce qu'elle a plaisanté ? »

Gorki monta sur scène. Long, mince, légèrement voûté, il se pelotonnait comme s'il avait froid. Son crâne était tondu, sa moustache de morse se hérissait. Des yeux bleus. Regardant tantôt devant lui, tantôt vers le haut, tantôt quelque part là où, au parquet, il y avait moins de monde, il parlait en lançant en avant ses mains fortes, osseuses, aux longs doigts.

— Il est des hommes dont il est difficile de parler, dont le rôle ne peut être décrit par les mots. Ils manient, dirait-on, un levier immense, qui renverse l'histoire, la tourne de leur côté. Gorki se retourna et regarda par-dessus l'épaule comme s'il craignait que celui dont il était difficile de parler et qui faisait jouer le levier de l'histoire fût assis là, derrière lui.

— Moi, artiste du verbe, comme on a coutume de le dire, j'avoue que je ne trouve pas de mots pour le décrire, continuait Gorki. Il cherchait et trouvait difficilement les mots qu'il lui fallait... Lénine, c'est quelque chose d'énorme, de robuste, de terrestre...

Les grandes mains de l'orateur, des mains d'ouvrier, faisaient des cercles, comme s'il voulait dessiner, embrasser d'un seul geste l'énorme, le robuste que comportait la notion « Lénine ».

Tout à coup, au moment où tout le monde suivait la lente évolution de son discours, les mouvements de sa main, Gorki leva précipitamment la tête, tourna vers la salle son visage illuminé, comme s'il venait de se rappeler quelque chose, et brusquement, comme quand on porte un coup de ciseau, il donna un détail pris dans tout ce qu'il y avait de terrestre, d'ordinaire, de simple dans ce grand homme, son ami.

— À Londres, pendant le Congrès du parti², il vint dans ma chambre d'hôtel pour tâter les draps de lit et voir s'ils n'étaient pas humides... Londres est la ville du brouillard. Eh bien, il avait peur que je ne tombe malade.

Voilà le Lénine que je connais. Saisissant !

La salle le regardait sculpter l'image de Lénine. Frémissements, stupéfaction.

— Quand Lénine vint me rendre visite à Capri³, enchaînait Gorki, il pêchait les poissons sans canne, et il se tordait de rire, comme Lénine seul pouvait le faire ! Quand il jouait aux cartes, il riait aussi d'une façon bien à lui.

2 Il s'agit du Ve Congrès du POSDR qui s'est tenu à Londres en mai 1907 avec 89 délégués bolcheviques et 88 délégués mencheviques. Ce fut le dernier congrès rassemblant les deux fractions de la social-démocratie russe.

3 Lénine a rendu visite à Gorky sur l'île italienne de Capri à deux reprises : du 19 avril au 1er mai 1908 et du 1er au 8 août 1910.

Tout le monde se mit à bouger comme si des étincelles du rire de Lénine parvenaient dans la salle. Les applaudissements ne tarissaient point. Tandis que Gorki, revenant de l'étranger lointain où ses souvenirs l'avaient conduit, penchait en avant tout son long corps, tendait sa tête tondu au bout d'un cou maigre et faisait aux bolchéviks rassemblés cet aveu important :

— Savez-vous qu'il est occupé à un labeur planétaire et, je vous en assure, j'ai un peu la frousse près de lui...

Gorki se retourna de nouveau et regarda par-dessus l'épaule : ne serait-il pas déjà venu, celui qui lui donnait la frousse ?

Et Sacha frémit de joie en prenant conscience de son bonheur : vivre à l'époque où vit un tel homme. Mais Lénine n'était pas dans la salle. Il était au Kremlin, dans son cabinet, et n'entendait pas les paroles de Gorki sur cet homme russe aimable, cordial, qui rit d'un rire magnifique, si grand par son intelligence, par son œuvre planétaire, que même un tel écrivain a la frousse devant lui...

Ensuite des poètes prolétariens montèrent à la tribune pour lire leurs poèmes consacrés à Lénine.

— Le héros de la fête n'est toujours pas là, constata Matvéi.

Alexandrovski, maigrelet, petit, bon, aux traits fins, sonna comme une délicate clochette

*Les descendants n'oublieront jamais
Le nom d'acier du commissaire du peuple.*

Petit, la face et le corps œudémateux avec sa blouse souple à col rabattu avec un cordon rouge en guise de ceinture. un petit vieillard était monté à la tribune. Du cadre d'argent de ses cheveux et de sa barbe blancs sortait un visage rose d'enfant aux yeux bleuâtres malgré l'âge avancé, qui irradiait la clarté, la lumière. Ancien collaborateur de la *Pravda*, critique connu dans la littérature du parti sous le pseudonyme « Poulaiiller », il adressa soudain tous ses hommages à une femme modestement assise dans la salle. Tout le monde se dressa, se poussa de côté. Applaudissements, exclamations. Les ovations s'adressaient à la compagne de Lénine.

Endimanchée contrairement à sa coutume, peignée avec soin, les cheveux parfaitement en ordre, Nadejda Konstantinovna cachait timidement son visage comme pour se protéger contre la lumière trop vive des lampes.

Confuse, car elle ne s'attendait pas aux ovations, elle murmurait à travers son sourire heureux, le visage aimable, avec des cernes si bons, si doux autour de ses yeux proéminents :

— Mais je n'y suis pour rien... Moi au moins, laissez-moi en paix.

[Nadejda Konstantinovna](#) se dégageait encore des mains tendues vers elle lorsqu'on donna lecture de ce télégramme :

« Le Conseil militaire révolutionnaire du Turkestan adresse à Lénine, à l'occasion de son cinquantenaire, vingt wagons de blé. Khalatov. »

On annonça illico l'ordre de Lénine.

« Distribuer les vingt wagons de blé aux enfants de Pétrograd, Moscou, Ivanovo-Voznessensk et aux ouvriers des tourbières. Lénine. »

Mais Lénine lui-même n'était pas encore là.

On annonça une pause, on invita tout le monde au buffet. Sur de longues assiettes plates au fin dessin bleu, de style « anglais », se dressaient des monticules de tartines au fromage caucasien, au lard ukrainien et au saumon d'Astrakhan, tout ce que les armées victorieuses avaient envoyé à la capitale prolétarienne affamée.

Un thé authentique fumait dans de gros verres à facettes mal faites. On le prenait avec des bonbons transparents de couleurs éclatantes.

— Pourquoi nous tenons-nous à l'écart, sans rien manger, demanda Matvéi à Sacha en montrant sa tartine. Aujourd'hui, à cette occasion, le Comité de Moscou offre tout cela aux camarades.

— Non seulement le C.M. mais le Kremlin aussi, ajouta un géant roux plein de bonhomie, au large sourire.

— Voici les Slaves qui se chamaillent ! Un homme mince de haute taille en blouse russe brodée s'approcha en jouant des coudes. La brosse de ses cheveux et le tendre menton à fossettes, si insolite sur un visage d'homme à le rendaient encore plus mince. En lançant à Sacha un regard qu'il voulait rendre moqueur, il grogna avec bonhomie :

— Et Sacha qui écoute, mais ne mange pas. C'est pour cela qu'elle est si maigre. Il cassa en deux son quignon de pain et en fourra un morceau dans la bouche de Sacha.

— Miracle ! Le géant roux écarta les bras. La Direction des combustibles fournit non seulement du bois de chauffage, mais encore du pain à la population de Moscou.

Attiré par le rire, un homme puissant, énorme, au visage ressemblant à Moussorgski, très connu dans Moscou soviétique, [Vladimir Oboukh](#), s'approcha du groupe. Dévisageant le public du haut de sa taille, le chef de la Direction de la santé de Moscou, ami personnel de celui que l'on fêtait écarta d'un large geste les broussailles de sa barbe, s'envoya dans la bouche un morceau de pain avec du fromage, suçà un caramel doré, avala une gorgée de thé et levant comme un calice précieux rempli de vin, le verre verdâtre à facettes grossières, il déclama :

*Et de Strasbourg la pâte impérissable
Parmi le fromage vivant de Limbourg
Et l'ananas doré.*

Tout le monde s'esclaffa, le puissant Oboukh étouffa de rire.

— Ilitch continue à s'obstiner ! annonçait-on de temps à autre en communiquant les résultats des pourparlers qu'on menait par téléphone avec Lénine.

— Il ne veut pas croire que les discours sont terminés !

— Nadejda Konstantinovna est allée téléphoner à Ilitch.

— Ilitch la croira certainement...

La pause se prolongeait. Soudain, ce fut le tumulte, l'agitation, la cohue générale. Ensuite une tempête balaya les locaux. Buffet et corridor se vidèrent. Dans la salle, rapprochant les fauteuils et les écartant de nouveau, délaissant les rangs et les rétablissant, faisant claquer des sièges, on se pressait

de s'asseoir. On refoula Sacha loin de la tribune, dans la profondeur de la salle. Dressée sur son fauteuil, elle vit la foule s'immobiliser dans la porte.

— Il est arrivé ! Il est arrivé ! La salle était en liesse.

Comme une pluie d'été, forte et instantanée, frappe avec bruit le feuillage, une tempête d'applaudissements avait éclaté et s'était tue.

Dans le silence, Sacha crut entendre les battements de son cœur et du cœur de tous ceux qui étaient à côté d'elle.

L'agitation s'était apaisée et même des fauteuils les plus éloignés, on entendit enfin la voix de Lénine. Il remerciait des hommages qu'il avait reçus. Sacha fut heureuse car dans la *Pravda* non seulement le Komintern et le Soviet de Sokolniki, dont il était le député, mais aussi la rubrique de la « *Vie ouvrière* » avaient félicité Lénine.

— Je remercie encore les camarades de m'avoir épargné une chose aussi superflue que les discours...

Ensuite tout fut couvert par des rires, des exclamations, des applaudissements, des ovations. Lénine s'était efforcé de les faire cesser d'un geste. L'explosion n'en fut que plus forte. Lénine, sans s'en embarrasser, continuait de parler. Mais la salle debout applaudissait. Étrange duel entre Lénine et l'assemblée. Qui l'emportera ? Personne ne voulait céder !

— ... Créons un moyen qui conviendrait mieux pour un jubilé..., entendit Sacha parmi les phrases de Lénine qui lui parvenaient à travers les ovations.

— ... Voici un dessin consacré à un jubilé semblable. Lénine leva au-dessus de sa tête un dessin, debout au bord de la scène, penchant en avant son corps robuste mais souple et mobile. Il dévisagea la salle avec astuce, victorieux.

Il avait vaincu.

La salle était attentive et ne l'empêchait plus de parler. On se dressait pour voir le dessin qui raillait le jubilé et que le héros de la fête montrait lui-même à son propre cinquantième. Les rires fusaient du tréteau vers la salle.

Mais Sacha n'avait rien pu voir, elle était trop loin. Elle ne voyait qu'une chose : Lénine s'était dégagé de la prison trop étroite de son veston et le pouce passé dans l'entournure du gilet, déambulait au bord de l'estrade en brandissant le dessin.

— Je l'ai reçu aujourd'hui dans une lettre extrêmement amicale, poursuivait Lénine à travers les bruits et les rires. Comme les camarades ont été assez aimables pour m'épargner les discours, je sou mets ce dessin à votre jugement. Pour que vous nous épargniez dorénavant les fêtes jubilaires !

Lénine brandissait de nouveau le dessin. [Lounatcharski](#) l'attrapa en laissant tomber son lorgnon. Tandis que Lénine s'obstinait dans son comportement : il tançait les camarades du parti, raillait leur passion de jubilés, s'en prenait aux louanges et aux vivats.

En réponse, on criait, on applaudissait, on riait. Quelle joie était-ce de regarder ainsi, debout dans la salle, Lénine le soir de son cinquantième anniversaire, lorsque la république qui s'était consolidée se préparait à un long et nouveau voyage...

Tout à coup Lénine fourra la main dans la poche et déplia un morceau de papier ; sans que l'on s'y attendit, sans aucune transition, il parla de la tâche politique qui s'imposait au parti. Les mots : « Ne pas s'infatuer », entrèrent du coup dans la conscience des assistants. Il semblait que Lénine déversait un torrent d'avertissements sur les têtes échauffées par les victoires.

— Notre parti peut se trouver dans une situation fort dangereuse, dans la situation d'un homme infatué, situation suffisamment stupide, honteuse et ridicule, répétait-il.

Tout le monde s'était rassis.

— Un beau discours de jubilé !

— Ilitch nous a ratissé la cervelle.

— Il l'a ratissée à tout le monde.

Les musiciens étaient montés sur la scène. Portant leurs instruments devant eux, ils se dirigeaient vers le centre de l'estrade. Un violoniste trapu qui suivait un grand pianiste mince, frôla Lénine avec son archet et un aimable sourire sur les lèvres, se mit à s'excuser. Lénine s'écarta pour céder la place aux artistes.

Le concert commençait. Lénine prit place à gauche des musiciens à côté du fameux Dobrowein. Renversé sur le dossier de la chaise, il écoutait le trio de Tchaïkovski, à moitié tourné du côté de la salle, légèrement incliné vers le visage triste et inspiré de Dobrowein. Parfois Lénine semblait prononcer un mot, tandis que le pianiste lui répondait. Le regard de Lénine était rêveur, recueilli comme si une pensée l'obsédait. Puis il se tendit, On avait l'impression que Lénine écoutait, essayait de comprendre l'indistinct, d'entendre l'inaudible dans le dialogue des archets et du clavier. Lénine écarte ses deux à mains et laisse tomber une main fatiguée derrière le dossier de la chaise. Peu à peu son visage devient calme, les traits perdent leur rigidité. Les plis s'adoucissent, se relâchent, et Sacha a l'impression qu'un souffle léger, que quelque chose d'infiniment doux lui caresse le visage, les yeux. La musique de Tchaïkovski ? Ses souvenirs ?

La tête de plus en plus rejetée. Lénine était à demi couché. La cravate à petits pois pendait de travers, un bout par-dessus le veston. Ses lèvres remuaient légèrement.

Ainsi à demi tourné vers la salle, Lénine assis près de son pianiste préféré écoula le trio, puis le quatuor de Stradivarius. C'est ainsi qu'il avait sans doute toujours écouté la musique : enfant, à la maison, quand c'était sa mère qui jouait ; à Kazan et à Pétersbourg quand il fréquentait l'opéra ; quand s'installaient au piano ses camarades du parti [Inessa Armand](#), [Fotiéva](#) ; à Capri les mélodies des pêcheurs italiens ; à Paris les chansonniers populaires.

Les violons de Stradivarius s'étaient tus. Puis ce fut Dobrowein. Sous ses mains qui s'envolèrent comme des oiseaux retentirent les accents de Beethoven. De la longue salle étroite, les camarades regardaient Lénine écouter la musique qui l'avait captivé.

Le concert terminé, en prenant congé des camarades qui l'accompagnèrent jusqu'à la voiture, Lénine répétait :

— Musique exquise, excellente. Je ne peux rien dire des discours, je ne les ai pas entendus. Mais la musique était exquise. On a beau écouter cette sonate, elle captive toujours... Merci, camarades ! Excellents musiciens. Dobrowein mieux que tous ! Excellent-wein, exquis-wein, merveilleux-wein !⁴

4 Jeu des mots intraduisible : « dobro » signifie eu russe « bon ». (Note du traducteur.)

C'est ainsi qu'on célébra à Moscou, au troisième printemps de la révolution, les cinquante ans de Lénine.

La voiture traversa le portail de fonte ouvragé et tourna à droite, dans la direction du Kremlin.

C'était un soir de printemps. Avril touchait à sa fin. Au mois de mai, [Pilsudski](#) attaqua et la jeune république dut repousser une nouvelle agression de l'Entente.